C'est le lundi que l'on met le plus de temps à entrer au *Country Club La Maravillosa*. La file des employées de maison, des jardiniers, maçons, plombiers, charpentiers, électriciens, chauffagistes et autres ouvriers du bâtiment semble ne jamais devoir finir. Gladys Varela en sait quelque chose. Voilà pourquoi elle

Claudia Piñeiro

Bétibou

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Romain Magras

peste, debout devant le portique auquel est accroché le panonceau "Personnel et fournisseurs", et précédée d'au moins quinze ou vingt personnes qui essaient comme elle d'entrer. Elle peste de ne pas avoir fait réactiver la carte à puce électronique […]

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un écrin de verdure à la périphérie de Buenos Aires, un "country club" ultra-protégé, un homme est trouvé la gorge tranchée. Tout porterait à croire qu'il s'agit d'un suicide si, quelques années auparavant, son épouse n'avait connu le même sort.

La presse s'empare de l'événement et le journal *El Tribuno* dépêche sur place l'écrivain Nurit Iscar, qui va livrer des chroniques depuis l'intérieur du "sanctuaire".

Au sein de la rédaction, l'affaire est suivie par un novice de la rubrique Faits divers épaulé en sous-main par le vétéran du service récemment muté.

Au rythme des meurtres qui s'accumulent, les trois comparses constatent que leurs propres déductions sont étrangement éloignées de celles de l'inspecteur en charge de l'affaire.

Les étapes de l'enquête, minutieusement concomitantes de choix de vie décisifs pour les protagonistes, donnent lieu à une chronique diablement pertinente des forces en présence dans la société argentine contemporaine : une presse inféodée au pouvoir, des forces de sécurité garantes du crime organisé, une caste de privilégiés omnipotents.

La voie choisie par chacun le conduit à opter pour une forme d'éthique, intime ou professionnelle. Et pour cette observatrice attentive et empathique qu'est Claudia Piñeiro, c'est bien la conjugaison de ces différentes alternatives, si insignifiantes qu'elles puissent paraître à l'échelle macroscopique, qui infléchit les valeurs d'une société.

CLAUDIA PIÑERO

Claudia Piñeiro est née en 1960 à Burzaco, dans la province de Buenos Aires. Elle est romancière, dramaturge et auteur de scénarios pour la télévision. Les Veuves du jeudi *(Actes Sud, 2009) a été récompensé par le prix Clarín.*

Son oeuvre est traduite dans de nombreux pays.

DU MÊME AUTEUR

LES VEUVES DU JEUDI, Actes Sud, 2009.
ÉLÉNA ET LE ROI DÉTRÔNÉ, Actes Sud, 2011.

Titre original :
Betibú
Éditeur original :
Aguilar, Altea, Taurus, Alfaguara, Buenos Aires
© Claudia Piñeiro, 2011
publié avec l'accord de Literarische Agentur
Mertin Inh. Nicole Witt e.K., Francfort-sur-le-Main

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01736-1

CLAUDIA PIÑEIRO

Bétibou

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Romain Magras

ACTES SUD

À mes amies, à elles toutes, parce que…

À Silvina Frydman et Laura Novoa,
elles et moi savons pourquoi.

[…] Dans les récits policiers qu'il écrit pour le journal, il rend compte aux lecteurs des choses qui se sont produites, et comment, mais il arrive toujours après le choc, après le crime, qu'il doit reconstituer dans son imagination à partir de témoignages et d'indices. Jusqu'à maintenant, jamais il n'a vu le fait divers se dérouler sous ses yeux et jamais ses oreilles de chroniqueur n'ont entendu résonner le hurlement de la victime.

Antonio Di Benedetto, "Manque de vocation", *Contes clairs.*

Les particules microscopiques dont sont couverts nos corps et nos vêtements sont autant de témoins muets, sûrs et fidèles de nos faits et gestes et de nos rencontres.

Edmond Locard, *Traité de criminalistique.*

L'histoire continue, elle peut continuer, il y a plusieurs hypothèses possibles, elle reste ouverte, elle ne fait que s'interrompre. L'enquête, elle, n'a pas de fin, elle ne peut se terminer. Il faudrait inventer un nouveau genre littéraire : la fiction paranoïaque. Tous les personnages sont suspects, ils se sentent tous poursuivis.

Ricardo Piglia, *Cible nocturne.*

1

C'est le lundi que l'on met le plus de temps à entrer au *Country Club La Maravillosa*. La file des employées de maison, des jardiniers, maçons, plombiers, charpentiers, électriciens, chauffagistes et autres ouvriers du bâtiment semble ne jamais devoir finir. Gladys Varela en sait quelque chose. Voilà pourquoi elle peste, debout devant le portique auquel est accroché le panonceau "Personnel et fournisseurs", et précédée d'au moins quinze ou vingt personnes qui essaient comme elle d'entrer. Elle peste de ne pas avoir fait réactiver la carte à puce électronique avec laquelle elle aurait pu entrer directement. Il faut dire que cette carte n'est valable que deux mois, et les horaires auxquels elle pourrait la faire réactiver ne coïncident pas avec ses horaires de travail chez M. Chazarreta. Et M. Chazarreta n'a pas bon caractère. Il a l'air peu aimable, du moins, et cet air qu'il a intimide Gladys. Bien qu'elle ne sache pas dire si c'est parce qu'il est bourru, hargneux ou peu bavard qu'il la regarde avec une telle expression. Mais, quelle qu'en soit la raison, c'est pour cela qu'elle n'a pour l'instant jamais osé lui demander de repartir plus tôt ou de prendre un moment pour se rendre au poste de garde pour y

faire renouveler sa carte d'accès. À cause de l'air avec lequel il la regarde. Ou qu'il ne la regarde pas, car en fait, il est rare que M. Chazarreta fasse cela. La regarder. La regarder, elle. Il regarde tout en même temps, il regarde à l'entour, il regarde vers le jardin, ou il regarde un mur, sans y faire attention. Toujours avec une mine maussade, sérieuse, comme qui dirait fâchée. Il faut reconnaître que cela se comprend, avec tout ce qu'il a enduré. Après tout, elle a quand même la chance de disposer d'une autorisation d'entrer signée. C'est vrai qu'elle va devoir faire la queue, ce qu'elle est d'ailleurs déjà en train de faire, mais personne ne va appeler M. Chazarreta pour lui demander l'autorisation de la laisser entrer dans le quartier. M. Chazarreta n'aime pas être réveillé et il lui arrive de dormir tard. Il lui arrive de se coucher à n'importe quelle heure. Et de boire. Beaucoup. C'est ce que Gladys croit, ou qu'elle soupçonne. Car il n'est pas rare qu'elle retrouve un verre et une bouteille de whisky à l'endroit de la maison où M. Chazarreta s'est endormi la veille. Parfois, dans la chambre. D'autres fois, dans le living, dans la galerie ou dans la salle télé qu'ils ont à l'étage. Qu'ils ont, non, plutôt qu'il a, lui, car M. Chazarreta vit seul depuis la mort de sa femme. Mais là-dessus, sur la mort de sa femme, Gladys ne pose pas de questions, elle ne sait rien et elle ne veut rien savoir. Ce qu'elle a vu aux informations lui suffit. Et elle n'a que faire de ce que disent certaines personnes. Cela fait deux ans qu'elle travaille dans cette maison, et la mort de madame remonte à deux ans et demi ou trois ans. Trois. Il lui semble que c'est trois, c'est ce qu'on lui a dit, elle ne se souvient pas de la date exacte. Elle fait ce que M. Chazarreta lui demande. Et il la paie

bien, il est ponctuel dans ses paiements, et il ne fait pas d'histoire quand elle lui casse un verre, quand elle lui tache un vêtement avec de l'eau de javel ou quand elle laisse un peu trop brûler une tarte. Sauf une fois, et il avait fait toute une histoire, parce que quelque chose avait disparu, une photo, mais après, monsieur s'était rendu compte que ce n'était pas elle, et il avait même dû reconnaître son erreur. Il ne s'était pas excusé, mais il avait reconnu que ce n'était pas elle. Alors, bien qu'il ne le lui ait pas demandé, Gladys Varela lui a pardonné. Et elle s'efforce même de ne plus s'en souvenir. Car, à son avis, ça ne sert à rien de pardonner si l'on ne se sort pas l'incident de la tête. C'est vrai qu'il fait grise mine, Chazarreta, mais qui pourrait attendre de lui qu'il en soit autrement ? Il y a trop de malheur autour de lui pour qu'il ne l'ait pas, cette mine.

La file avance. Une femme se plaint parce que sa patronne lui a interdit l'accès au quartier. Et pourquoi ? demande-t-elle, poussant les hauts cris. Pour qui, putain, se prend-elle, faire toute une histoire pour un fromage de merde ! Mais Gladys ne parvient pas à entendre ce que le gardien en faction, depuis son guichet, répond aux questions de la femme qui crie. La voilà qui passe maintenant, telle une furie, à côté de Gladys. Gladys se rend compte qu'elle la connaît, du bus du quartier, ou d'avoir traversé avec elle les premiers pâtés de maisons, elle ne sait pas exactement, mais elle la connaît, elle l'a déjà vue. Il reste encore trois hommes devant elle ; ils semblent être amis, ou se connaître, ou travailler ensemble. Les formalités sont plus longues pour l'un d'entre eux, car il n'est pas enregistré, alors les gardiens lui demandent ses papiers, ils le prennent en photo,

et ils apposent sur sa bicyclette un sceau avec un numéro de série pour s'assurer qu'il ressorte bien avec le même vélo. Ensuite, ils appellent le propriétaire pour savoir s'il l'autorise à entrer. Avant de le laisser passer, ils notent la couleur, la marque et l'état des pneus du vélo, alors Gladys se demande pourquoi ils lui mettent aussi un numéro. Peut-être au cas où celui qui entre en trouverait un pareil, mais plus neuf, en meilleur état, et sortirait avec l'autre ? Il lui en faudrait, de la chance, se dit-elle, trop de chance. Plus que pour tomber sur un billet de loterie au numéro palindrome, ou pour faire carton plein au bingo. Mais les hommes ne trouvent rien à redire. Ils ne posent même pas de questions. C'est ainsi, cela fait partie des règles du jeu. Et ils les acceptent. Et puis, se dit Gladys, si l'on prend les choses du bon côté, cela permet de montrer que l'on n'emporte rien qui ne nous appartienne pas quand on sort, que l'on est honnête. Il vaut mieux qu'ils notent tout pour qu'ensuite ils ne viennent pas nous accuser pour un oui ou pour un non. C'est ce que Gladys est en train de se dire, qu'ils ne viennent pas nous accuser pour un oui ou pour un non, lorsque s'approche d'elle la femme qui criait dans la queue, quelques minutes plus tôt. Si tu entends parler d'un travail, tu peux me prévenir ? lui dit-elle. Et elle lui répond que oui, qu'elle la préviendra. L'autre femme lui montre son portable et lui demande de noter. Gladys sort le sien de la poche de son haut de survêtement, et elle enregistre le numéro que l'autre femme lui donne. Cette dernière lui demande de composer son numéro et de raccrocher, comme ça, elle aura aussi le sien en mémoire. Et elle lui demande comment elle s'appelle. Gladys, répond-elle. Anabella, dit l'autre, note-le : Anabella.

Et elle sauvegarde le prénom et le numéro. La femme ne crie plus, sa fureur a laissé place à autre chose. À un mélange de rancœur et de résignation. Avec d'autres femmes qui font la queue, elles s'échangent leurs numéros de portable, puis elle s'en va, apaisée.

Vient alors le tour de Gladys Varela, qui remet son autorisation. Le gardien entre ses coordonnées dans son ordinateur, et elle voit immédiatement apparaître son visage à l'écran. L'image la surprend ; sur cette photo, elle a l'air plus jeune, plus mince et plus blonde. Elle avait fait sa couleur la veille de son embauche, elle s'en souvient. Mais ce n'est pas si vieux. Le gardien regarde l'écran, puis il la regarde ; il fait cela deux fois, puis il lui dit d'entrer. Quelques mètres plus loin, un autre gardien attend qu'elle ouvre son sac à main. Ce n'est même pas la peine qu'il le lui demande ; Gladys et tous les gens qui font la queue connaissent la marche à suivre. Elle essaie de l'ouvrir, la fermeture a du mal à glisser et elle se coince ; elle force un peu jusqu'à ce que cèdent les dents du zip. Le gardien remue ce qui se trouve à l'intérieur du sac pour en vérifier le contenu. Elle lui demande de mentionner, dans le formulaire d'entrée, sur la liste de ses effets personnels, le téléphone portable qu'elle a dans sa poche de survêtement, ainsi que le chargeur de son téléphone et la paire de sandales qu'elle a dans son sac. Elle les lui montre. Le gardien en prend note. Le reste est sans importance : des mouchoirs en papier ; des bonbons à moitié ramollis ; le portefeuille où elle range sa carte d'identité, un billet de cinq pesos et des pièces de monnaie pour payer l'autobus pour rentrer chez elle ; ses clés de maison ; deux serviettes hygiéniques. Tout cela, il n'est pas nécessaire qu'il le

note, contrairement au portable, au chargeur et aux sandales. Elle lui dit qu'elle ne veut pas avoir de problèmes en sortant. Le gardien lui remet le formulaire dûment complété. Gladys range le papier dans son portefeuille, avec sa carte d'identité, elle force la fermeture éclair dans l'autre sens et se met en marche.

Devant elle se trouvent les trois hommes qui faisaient aussi la queue. Ils s'envoient des bourrades, pour plaisanter, ils rient. Le nouveau tient son vélo à la main, pour pouvoir participer à la conversation. Elle presse le pas ; ce lundi, elle a perdu plus de temps à faire la queue que d'ordinaire. Elle les dépasse. L'un d'eux lui dit : Salut, tu vas bien ? Gladys ne le connaît pas, il le sait bien, mais elle lui retourne quand même son salut. Elle se dit qu'il n'est pas laid et que, s'il est entré dans le quartier, c'est qu'il a du travail. Elle ne dit pas cela pour elle, car elle est déjà mariée, elle le dit sans arrière-pensée. À plus, lui dit l'homme, qui se trouve maintenant en arrière. À plus, répète Gladys. Elle presse encore le pas et les distance un peu plus.

En arrivant au terrain de golf, elle tourne à droite, puis reprend encore à droite quelques mètres plus loin. La maison de Chazarreta est la villa du fond, sur la gauche, après le saule. Elle connaît le chemin par cœur. Et elle sait aussi quelle porte Chazarreta laisse ouverte pour qu'elle puisse entrer sans avoir à sonner : c'est celle qui donne dans la cuisine depuis la galerie intérieure. Avant d'entrer, elle ramasse les journaux qui se trouvent dans le hall d'entrée, *La Nación* et *Ámbito Financiero.* Ce qui signifie que Chazarreta, effectivement, dort encore. S'il était réveillé, il aurait lui-même ramassé les journaux pour les lire en prenant son petit-déjeuner. Gladys regarde

la première page de *La Nación* ; elle passe la une, qui parle de la dernière déclaration sur l'honneur de la situation patrimoniale du président, et s'arrête sur une grande photo en couleurs sous laquelle on peut lire : À Boedo, collision entre deux autobus à un croisement ; trois morts et quatre blessés graves. Elle se signe, sans trop savoir pourquoi, à cause des morts, suppose-t-elle. Ou à cause des blessés graves, pour qu'ils ne meurent pas, eux aussi. Ensuite, elle dépose les deux journaux sur la table de la cuisine. Elle entre ensuite dans la salle de repassage, accroche ses affaires dans le placard et enfile son uniforme. Il va falloir qu'elle dise à M. Chazarreta de lui en acheter un autre ; maintenant qu'elle a grossi, les boutons la serrent au niveau de la poitrine, et l'entournure lui coupe la circulation dans les bras lorsqu'elle les lève pour étendre le linge sur le fil. S'il tient à ce qu'elle porte toujours un uniforme, comme il le lui a fait savoir le jour où il l'a engagée, il va falloir qu'il fasse le nécessaire. Gladys regarde dans le panier à linge et remarque qu'il n'y a pas grand-chose à repasser. Chazarreta est quelqu'un de soigneux et, le week-end, il a l'habitude de rentrer tout le linge qui sèche sur le fil, mais elle va quand même aller dans le patio, derrière, pour vérifier qu'il ne reste rien à décrocher, au cas où. Ensuite, elle lavera la vaisselle sale qu'elle vient d'apercevoir, en regardant sur le côté, dans l'évier de la cuisine. Elle enchaînera avec ce qu'elle aime le moins, les toilettes ; ce sera une bonne chose de faite.

Comme elle le supposait, Chazarreta a rentré tout le linge. Dans l'évier, il n'y a pas beaucoup de vaisselle sale ; soit il en a lavé une partie pendant le week-end, soit il a mangé à l'extérieur. Elle pose les assiettes, le verre et les couverts sur un torchon pour

qu'ils s'égouttent sans glisser sur le plan de travail de marbre noir. Elle va dans la buanderie et revient avec la raclette et le seau contenant les produits d'entretien, le chiffon et les gants en caoutchouc. En parcourant le couloir qui longe le living, elle se rend compte que Chazarreta est assis dans son fauteuil en velours vert, un fauteuil d'un seul tenant, à haut dossier, dont elle suppose que c'est celui qu'il préfère. Un fauteuil tourné vers la baie vitrée qui donne sur le parc. Mais, ce matin, les rideaux sont encore fermés. Donc, ce n'est pas pour regarder le parc que Chazarreta s'y est assis, et il y est vautré depuis la nuit dernière. Bien que le dossier et la pénombre qui règne dans la pièce ne lui permettent pas de le voir, Gladys sait que M. Chazarreta se trouve là, car sa main gauche pend sur le côté du fauteuil et, sous elle, sur le parquet à chevrons, il y a le verre de whisky couché et son contenu étalé par terre.

Bonjour, dit Gladys en passant derrière lui pour monter à l'étage. Elle dit cela à voix basse, suffisamment fort pour qu'il l'entende, s'il est réveillé, mais pas trop pour qu'il ne se réveille pas s'il dort encore. Chazarreta ne répond pas. Il cuve son vin, se dit Gladys, et elle continue son travail. Mais, avant de monter l'escalier, elle a des regrets. Il vaut mieux essuyer le whisky car, si ce liquide imbibe trop longtemps le parquet ciré, il va apparaître une de ces taches blanches tellement difficiles à faire partir et dont on ne vient à bout qu'à l'aide de plusieurs couches de cire. Et Gladys n'a pas envie de commencer sa semaine en cirant le parquet. Elle revient sur ses pas, sort le chiffon du seau, s'accroupit, ramasse le verre, essuie le whisky à côté du fauteuil en velours, et avance un peu à tâtons, le chiffon en avant. Mais

le chiffon trempe soudain dans une autre tache, dans une flaque sombre. Elle ne sait pas ce que c'est ; elle lâche immédiatement le chiffon pour que l'humidité qui l'imprègne n'arrive pas jusqu'à sa main ; par contre, elle touche le liquide, à peine, du bout de l'index : ça colle. Du sang ?, se demande-t-elle sans vraiment y croire. Alors, elle lève les yeux et regarde Chazarreta. Il est là, devant elle, il lui fait face, la gorge ouverte. Une entaille lui sillonne le cou de part en part, et s'entrouvre, formant presque deux lèvres quasiment parfaites. Gladys ne sait pas ce qu'elle voit à l'intérieur de cette entaille, car la vue de la chair rouge, du sang et de cet enchevêtrement de tissus et de tuyaux lui inspire un geste de dégoût qui lui fait fermer les yeux et porter les mains à son visage, comme s'il ne suffisait pas de les fermer pour ne plus voir, tandis que sa bouche s'ouvre pour laisser échapper un gémissement étouffé.

Cependant, son dégoût est de courte durée, il est vaincu par la peur. Une peur qui, au lieu de la tétaniser, la pousse à l'action. C'est pour cela que Gladys Varela décolle maintenant les mains de son visage et ouvre les yeux ; elle s'oblige à le faire, elle relève encore la tête, regarde le cou lacéré, les habits de Chazarreta tachés de sang, le couteau dans sa main droite reposant sur son giron, et la bouteille de whisky vide à côté de son cadavre, tout près de l'accoudoir. Puis, sans y penser à deux fois, elle se lève, elle sort en courant dans la rue et elle crie. Elle crie sans s'arrêter, décidée à le faire jusqu'à ce que quelqu'un veuille bien l'entendre.

2

Tandis que Gladys Varela est en train de crier dans une impasse du Country Club La Maravillosa, Nurit Iscar essaie, quant à elle, de mettre de l'ordre dans sa maison. Pour être plus précis, dans son trois-pièces, situé dans la partie la plus pauvre, disons la plus déclassée du Barrio Norte[1], entre les rues French et Larrea. Elle ne sait pas encore que Pedro Chazarreta est mort. La nouvelle se propagera rapidement, mais quand même pas si vite. Si elle était au courant, elle serait suspendue aux nouvelles de dernière minute et son téléviseur et sa radio seraient allumés. Ou alors elle se connecterait à Internet pour consulter les journaux en ligne et obtenir des détails sur les circonstances de sa mort. Mais Nurit Iscar ne sait pas. Pas encore. Elle saura dans quelques heures.

La maison est sens dessus dessous. Plusieurs verres avec un fond de vin, les journaux de la veille, tout éparpillés, quelques miettes par terre, des mégots. Nurit Iscar ne fume pas, elle n'a jamais fumé, elle déteste l'odeur de la fumée de cigarette, et elle espère que le fait qu'elle permette à d'autres personnes de

1 Le Barrio Norte, littéralement "le quartier nord", est le quartier le plus chic de Buenos Aires. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

fumer chez elle soit perçu comme un geste d'amour et pas de soumission. Même si parfois elle se pose la question, sans parvenir à une conclusion définitive : Est-ce de l'amour ou de la soumission ? Et elle ne se pose pas cette question que pour la cigarette. La veille, ses amies Paula Sibona et Carmen Terrada étaient là – elles fument toutes les deux –, pour leur rencontre du troisième dimanche de chaque mois, devenue un rituel incontournable depuis plusieurs années. Ce n'est pas qu'elles ne se voient pas à d'autres moments pour prendre un café, aller au cinéma, manger ensemble, ou pour tous ces autres rituels dont le but inavoué est de passer le temps, et de le passer en bonne compagnie, même s'il passe, irrémédiablement. Pour le troisième dimanche du mois, en revanche, c'est tout autre chose. Viviana Mansini se joint parfois à elles, mais pas toujours ; elles lui en savent gré car, bien que Viviana Mansini croie dur comme fer être de leurs amies, les trois autres ne voient pas les choses de cet œil-là. Quand Viviana se joint à leur groupe, c'est d'elle que l'on parle, avant toute chose, et elle a toujours une petite pique, bien qu'elle la dise d'un air naïf, à décocher à l'une de ses amies présentes. Comme la fois où, alors que Carmen se plaignait d'une légère grosseur à un sein qui lui en avait fait voir de toutes les couleurs, jusqu'à ce que son médecin diagnostique qu'elle ne souffrait que de dysplasie, Viviana Mansini, avec une voix de fausset, lui avait dit : Je te comprends, je me suis sentie comme toi, il y a quelques mois, quand on m'a fait cette biopsie, je ne sais pas si tu te souviens, non, tu ne dois pas te souvenir, car tu es la seule à ne pas m'avoir appelée pour connaître les résultats. Et, au milieu du silence qui s'était ensuivi,

Carmen l'avait regardée d'un air qui disait "Tu me l'as encore faite, salope!", mais elle n'avait rien dit. En revanche, c'est Paula Sibona qui avait pris sa défense ; s'efforçant d'imiter le ton angélique de l'autre, elle avait dit : C'est évident qu'ils étaient bons, tes résultats, Vivi, ça se voit que ton nichon est intact. Et, pour donner plus de poids à ses mots, elle avait porté les mains à sa poitrine, comme deux serres crochues, et les avait remuées légèrement, vers le haut et vers le bas, en restant à une bonne distance pour souligner l'exubérance de la poitrine de Viviana Mansini. Pour revenir à "Vivi", son absence, outre qu'elle leur épargne ses sarcasmes, leur permet surtout de la critiquer. Car, comme dit si bien Paula Sibona : À mon âge, critiquer Mansini, ça fait presque autant monter mon adrénaline que quand je baise. Et ce dimanche-là, la veille du lundi où Pedro Chazarreta fut trouvé égorgé, la réunion mensuelle fut réservée au cercle des intimes, sans Viviana Mansini, et elle se déroula chez Nurit Iscar. Elles se réunissent chaque mois dans une maison différente, mais le rituel reste le même. Elles se retrouvent avant midi, la maîtresse de maison achète tous les quotidiens – et tous les quotidiens, cela veut bien dire tous les quotidiens – ; puis, pendant qu'elle prépare sa spécialité culinaire – ce qui, pour Nurit Iscar, ne va jamais beaucoup plus loin qu'un bifteck salade, ou du vermicelle à la crème –, les autres passent au crible les journaux et lisent les nouvelles afin de sélectionner celles qu'elles feront partager aux autres. Cet échange accompagne le café, à la fin du repas. Mais elles ne s'intéressent pas à n'importe quelles nouvelles. Comme pour la cuisine, elles ont chacune leur spécialité. À Nurit Iscar, les faits divers ; ce n'est

pas pour rien qu'elle était considérée, encore quelques années plus tôt, comme "la dame noire de la littérature argentine". Et bien que cela renvoie pour elle à un passé qu'elle préfère oublier, quand ses amies lui réclament "du sang, des morts" – tant qu'on ne lui demande pas d'écrire de la fiction –, elle ne se fait pas prier. S'il y a aussi du sexe, c'est encore mieux, lui réclame souvent Paula Sibona. La spécialité de Carmen, c'est l'actualité nationale, et son plus grand plaisir, c'est de trouver des incohérences, des fautes de syntaxe et, encore mieux, des horreurs dans les déclarations des politiciens. C'est avec le maire qu'elle s'amuse le plus. Elle répète inlassablement qu'une personne qui ne sait pas parler n'a pas à diriger une ville. Un commentaire qui, loin d'être élitiste, est motivé par le mépris manifeste d'une certaine classe sociale aisée – dont le maire fait partie – pour le langage (mots, signifiés, syntaxe, conjugaison, emploi des prépositions, barbarismes), et qu'elle se refuse à cautionner, en tant que professeur de langue et de littérature du secondaire depuis plus de trente ans. Chez Paula Sibona, contrairement à ses amies, et bien que celles-ci ne s'en doutent pas, le choix des nouvelles tient plus d'un acte d'amour envers Nurit Iscar qu'il ne reflète ses propres centres d'intérêt : critiques de pièces de théâtre, de films et d'autres productions du monde du spectacle. Il est vrai que Paula est actrice – peut-on encore se dire actrice quand personne ne vous appelle plus depuis deux ans pour vous proposer un rôle ? –, une actrice de renom qui, avec le temps, après avoir joué les têtes d'affiche dans des séries télévisées, en est venue à incarner "la mère de", avant d'être injustement plongée dans l'oubli. S'il y a bien quelque chose qui

n'intéresse pas du tout Paula Sibona, c'est la lecture des journaux. Ils se foutent bien de moi, dit-elle. Mais elle participe tout de même à la réunion avec enthousiasme, portée par le secret espoir que la lecture de cette sélection de nouvelles aidera son amie Nurit Iscar à refermer une blessure. Une douleur. Et, bien qu'elle ne sache pas si elle y parviendra un jour, elle ne baisse pas les bras. Car cinq ans plus tôt, alors qu'elle était encore mariée et que ses deux fils terminaient le secondaire et s'apprêtaient à entrer à l'université, Nurit Iscar, la dame noire de la littérature argentine, était tombée amoureuse d'un autre homme ; puis, non contente de divorcer, elle avait écrit son premier roman d'amour. Et qui, pour comble, finit mal. Il finit mal, tant par son intrigue que par les critiques qu'il reçut ou l'accueil que lui réservèrent les lecteurs attendant habituellement avec un enthousiasme fervent ses nouveaux romans. Il finit aussi mal que sa propre histoire d'amour, qu'elle préfère également oublier. Si certains de ses nombreux lecteurs lui restèrent fidèles, d'autres furent déçus par un ouvrage si différent des précédents, dans lequel ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils étaient venus chercher : un cadavre. C'est ce moment que la critique spécialisée, qui l'avait jusque-là plus ignorée qu'attaquée, choisit pour la détruire. "Elle essaie d'être littéraire, et c'est ce qui lui réussit le moins." "Iscar aurait dû continuer de miser sur la trame, qu'elle est supposée maîtriser, et laisser les métaphores, les prétentions poétiques et le langage expérimental à ceux qui s'y connaissent parce qu'ils y ont été formés, à ceux qui ont de l'intuition ou du talent, car, si elle en est pourvue, cela ne saute pas aux yeux." "Un roman dont il est souhaitable qu'il

passe inaperçu ; un roman à oublier." "Nous ne nous expliquons pas pourquoi Iscar, qui avait trouvé la formule magique du best-seller, se lance dans ce qu'elle ne sait pas faire : s'essayer à la vraie littérature." Les exemples de ce type ne manquent pas. Nurit a une boîte pleine de coupures de presse consacrées à son dernier roman : *Seulement si tu m'aimes*. Une boîte blanche – une boîte très grande, pas comme celles qui servent, ou qui servaient, à ranger les lettres d'amour –, ceinte d'un ruban de satin bleu, avec un nœud qu'elle n'a plus jamais défait. Et qu'elle ne pense d'ailleurs pas défaire. Cette boîte, elle la conserve presque comme la preuve d'un délit. Bien qu'elle ne sache pas quel délit elle a bien pu commettre : Est-ce d'avoir écrit ce qu'elle a écrit, d'avoir lu les critiques, ou de s'être tellement laissé influencer par elles ? Ces critiques, ajoutées à l'échec de la relation amoureuse qui l'avait amenée à écrire ce roman, et à l'assassinat de Gloria Echagüe, la femme de Chazarreta – que Nurit ne voulut pas couvrir pour le quotidien *El Tribuno*, absorbée qu'elle était par *Seulement si tu m'aimes* –, l'avaient conduite à jouer à la grande Salinger, dans une version plus *light*, féminine et policière, et à se claquemurer pour toujours, loin du monde qui avait été le sien jusque-là. Cependant, à la différence de Salinger, elle n'avait pas la notoriété, les économies et la rente de droits d'auteur qui lui auraient permis cette retraite. Elle dut donc chercher un travail pour pouvoir payer l'électricité, le gaz, ses courses au supermarché, et acheter toutes ces choses pour lesquelles il est nécessaire d'avoir un salaire ou de l'argent à la banque. Ou dans le portefeuille. Et comme la seule chose qu'elle sache faire, c'est écrire – bien qu'après toutes

ces critiques, elle sente que l'aisance de sa plume s'en est également ressentie –, c'est ce qu'elle fait. Mais au nom des autres, comme une sorte de nègre. Ou de *ghost writer*. Nurit préfère l'expression en français, ce à quoi applaudit son amie Carmen Terrada, qui continue de défendre l'usage de notre langue maternelle face à l'invasion linguistique anglo-saxonne, une lutte qu'elle sait perdue d'avance, mais qui n'est pas dénuée de romantisme. Alors, comme Paula Sibona ne se résout pas à ce que son amie ne fasse plus ce qu'elle aime – écrire ses propres romans –, elle essaie, de temps en temps, de la convaincre de la mesquinerie de certains critiques, qui cherchent surtout dans leurs comptes rendus à se faire mousser et à assurer leur propre notoriété. Ils se font une réputation un peu à la façon de Lee Harvey Oswald ou Mark David Chapman. Carmen Terrada a aussi recours à une autre comparaison plus érudite : le fait que Jean Genêt ait cessé d'écrire pendant cinq ans parce que son ami Sartre l'avait, pour reprendre ses mots, "mis à nu" dans son livre-préface, "en ce cas, ça peut se comprendre, mais ils ne sont pas Jean-Paul, pas plus que tu n'es Genêt, ma chérie".

Après avoir vidé les cendriers et aéré un peu pour faire partir l'odeur de tabac froid, Nurit Iscar est maintenant en train de balayer. Ensuite, elle lave quelques assiettes qui traînent de la nuit dernière, elle dépose la nappe dans le lave-linge, qu'elle mettra en route plus tard, quand elle aura un peu plus de linge à laver ; les pages des journaux du dimanche qu'elle ramasse, elle les fourre dans un sac noir qu'elle sortira dans le couloir, avec la poubelle, d'ici quelques minutes. Les tâches ménagères qu'elle exécute sont

identiques à celles que Gladys Varela faisait aussi pour son patron, Pedro Chazarreta, il y a tout juste un instant. Mais à ce moment, alors que Nurit Iscar est en train de nouer le sac en plastique noir qui contient les journaux, Gladys Varela ne fait rien du tout. Si, en fait, elle pleure, assise sur la voiturette électrique qu'un des gardiens de La Maravillosa a conduite jusqu'ici, cinq minutes après qu'un voisin a appelé pour signaler qu'une femme – une domestique, a-t-il dit – criait comme une folle au beau milieu de la rue. On lui a proposé de monter dans le pick-up qui est arrivé peu de temps après, avec le responsable de la Sécurité et trois autres gardiens, pour se faire conduire à l'infirmerie. Mais elle ne compte pas bouger de là tant que la vraie police, celle de Buenos Aires, ne sera pas arrivée. Elle dit qu'elle ne bougera pas d'un demi-millimètre. Et, cette fois-ci, on dirait que les gardiens eux aussi prennent davantage de précautions. Chat échaudé craint l'eau froide, répond le responsable de la sécurité à un voisin qui vient de lui demander pourquoi il n'y a personne à l'intérieur avec le cadavre. S'ils ont une bonne mémoire, aucun d'eux n'ira commettre les mêmes erreurs que les gardiens qui s'étaient occupés de cette maison le jour de la mort de Gloria Echagüe, trois ans plus tôt. Ils ne s'approcheront pas du lieu du crime et ne laisseront personne s'en approcher, ils ne toucheront pas un cheveu, plusieurs mètres à la ronde autour de l'endroit où se trouve l'homme égorgé ; ils laisseront encore moins quiconque nettoyer le sang, installer le cadavre sur un lit, pas plus qu'ils n'écouteront ceux qui leur demanderont de ne pas prévenir la police sous prétexte que ce n'était "rien d'autre qu'un accident". Si

nécessaire, ils ne laisseront respirer personne avant l'arrivée de la patrouille de police. Cette erreur, ils l'ont déjà commise autrefois. Et, même si personne ne le dit, même si des gardiens, des voisins, des jardiniers, l'employée de la maison d'en face et Gladys Varela se regardent à peine, en silence, en attendant l'arrivée de la police de Buenos Aires et du procureur, ils ont tous l'étrange sensation que, cette fois-ci, quelqu'un leur donne l'occasion de faire les choses convenablement.

3

Quelques heures plus tard, un peu après midi, au moment où elle sort sur le palier le sac-poubelle contenant les journaux du dimanche pour que le concierge l'emporte avec les ordures, Nurit Iscar ignore encore que Pedro Chazarreta est mort. Égorgé. Cependant, elle ne va pas tarder à le savoir. Dans quelques heures. Quand elle fera une pause pour prendre une collation. Car, à cette heure, la nouvelle commence à circuler. Un moment après que Nurit juge terminé le nettoyage de son appartement, alors qu'elle s'apprête à mettre un peu d'eau dans les pots de fleurs qui agrémentent son balcon – elle n'a jamais eu ce que l'on appelle "la main verte", mais elle sait que ces plantes sont, avec elle, les seuls êtres vivants de la maison, et elle n'est pas prête à les laisser mourir de soif –, le téléphone du poste 3232 de la rédaction du journal *El Tribuno* commence à sonner. C'est celui qui se trouve sur le bureau de Jaime Brena. Ou Brena, tout court, comme l'appellent ses connaissances dans le milieu du journalisme d'investigation, bien qu'il ne travaille plus pour cette rubrique. Il a été transféré à la rubrique Société. Je n'ai pas été muté, j'ai été dégradé, aime rectifier Brena. Ce à quoi, en une occasion,

Lorenzo Rinaldi, son chef, le chef de tout le monde, lui avait répondu : De quoi te plains-tu ? Si tu travaillais pour un autre journal, tu serais aussi dans la rubrique Société. Tu ne t'es toujours pas rendu compte que presque aucun journal de premier ordre n'a de section dédiée aux affaires policières ? Les nouvelles policières, c'est dans les rubriques Société ou Information générale qu'ils les mettent. C'est pour cela, parce qu'on l'a changé de section, qu'au moment où son poste a commencé à sonner, il y a tout juste un instant, Brena n'était pas en train d'écrire une chronique policière, mais de réviser une enquête d'après laquelle 65 % des femmes de race blanche dorment sur le dos, alors que 60 % des hommes de cette même race dorment sur le ventre. Ce qui, au-delà de toute autre considération, a pour premier effet de lui poser problème d'un point de vue mathématique : pourquoi ne pas avoir dit que 65 % des femmes dorment sur le dos et que seulement 40 % des hommes adoptent la même position pour dormir ? Ou que 60 % des hommes dorment sur le ventre alors que seulement 35 % des femmes dorment dans cette position ? C'est la question qu'il se pose chaque fois qu'il lit que la météo prévoit un risque de pluie de l'ordre de 30 %. S'il n'est que de 30 %, est-ce qu'il ne conviendrait pas plutôt de dire qu'il y a 70 % de chances pour qu'il ne pleuve pas ? Dans tous ces cas, sur quoi cherche-t-on à insister ? Sur la différence, sur la coïncidence, la majorité, la minorité, ce que l'on souhaite, ce que l'on ne souhaite pas ? Mais, selon Jaime Brena, le pire, dans tout cela, du moins en ce qui concerne cette enquête sur la façon dont dorment les hommes et les femmes de race blanche, c'est que personne ne se soit posé ces

questions avant de rédiger la dépêche. Il est convaincu que la personne qui l'a envoyée l'a tournée ainsi tout simplement parce l'information qui lui est parvenue était formulée en ces termes. Au sein des agences de presse et des rédactions, c'est tout juste s'ils ont encore le temps de penser à la syntaxe, au vocabulaire, voire même à l'orthographe. Tout juste. La dépêche de l'agence présentant les conclusions de cette enquête comporte des déclarations de chercheurs de l'université du Massachusetts leur trouvant de possibles explications sociologiques, culturelles, ou même psychologiques. Peut-on appeler ça une info ? Qui cela peut-il intéresser, de savoir quel pourcentage des gens dorment dans telle ou telle position ? se demande Jaime Brena. Si l'auteur n'a pas intégré les autres races à son enquête, est-ce faute d'avoir pu, d'avoir voulu le faire, ou parce qu'il s'en fiche ? Savoir pourquoi on se focalise sur certaines races, ou sur une race, la race blanche, et pourquoi on en ignore d'autres, voilà ce qui pourrait faire une bonne info ! À moins que, si l'on n'a pas intégré d'autres races, ce soit parce qu'il n'y a eu personne qui ne soit pas de race blanche pour se prêter à une enquête aussi stupide, conclut-il en décrochant le téléphone qui sonnait encore il y a tout juste un instant, et en disant allô. Mais il n'y a plus personne à l'autre bout du fil, juste la tonalité occupée. Brena profite de cette interruption pour s'étirer les bras audessus de la tête, croiser les doigts, tourner les paumes de ses mains vers le haut, comme s'il voulait toucher le plafond, faire craquer ses phalanges, et relâcher ainsi sa ceinture abdominale qui, à ses soixante ans passés, ne supporte plus toutes ces heures sur une chaise. Écoute, sais-tu pourquoi 65 %

des femmes dorment sur le dos, et 60 % des hommes, sur le ventre ? demande-t-il à Karina Vives, la journaliste de la rubrique Culture, alors qu'elle s'assied devant le bureau qui se trouve à sa gauche, à côté de l'une des rares fenêtres que compte la rédaction, celle qui donne sur le boulevard. Et Karina, qui le connaît depuis qu'elle est arrivée au journal, il y a huit ans, et qui sait ce que représente pour Jaime Brena le fait d'avoir dû quitter la rubrique des faits divers pour se consacrer à des articles comme celui-ci, le regarde avec un air bête et propose : Parce que ça fait plus mal de s'écraser les nichons que de s'écraser le zizi ? Et elle soutient son regard, dans l'attente d'une réponse. La bite, ma chérie, la bite, lui dit Brena et il se met à pianoter sans entrain sur son clavier, et à taper le titre et le chapeau de l'article : "Les femmes sur le dos, les hommes sur le ventre". Jaime Brena sait que ce titre va intriguer les lecteurs ; il s'amuse au moins avec ça, avec les fantasmes que pourra éveiller le malentendu. Combien de temps cela fait-il qu'on l'a fait passer dans la rubrique Société ? Trois semaines ? Deux ? se demande-t-il en se grattant la tête avec un crayon à papier alors que ça ne le démange pas. Il ne se souvient plus. Cela fait déjà trop longtemps. Et tout cela parce qu'il a dit, dans une émission qui passe sur le câble et qui n'a pour seul décor que deux fauteuils et une lampe : Je travaille à *El Tribuno*, mais je lis nos concurrents parce que je leur fais plus confiance. Il s'en mord encore les doigts. Jaime Brena le reconnaît, ce n'est pas bien, d'avoir dit cela. Mais il venait de manger avec un collègue, il avait bu du vin, pas mal de vin. Beaucoup de vin. Et puis, après tout, il disait la vérité. Personne ne viendra dire le contraire. Au cours des

derniers mois, plusieurs de ses amis avaient changé de journal. Quelques collègues de travail, également. Mais, il faut bien le dire, il n'y a que lui qui soit assez idiot pour le dire tout haut. Surtout devant une caméra de télévision, peu importe qu'il s'agisse d'une chaîne du câble ou d'une chaîne hertzienne. Il avait fini par se lasser de tous ces sujets sur les biens du président, les sorties intempestives du président, les dents du président, les magouilles du président ou les chaussures du président. Il n'en a rien à faire, des dents et des chaussures du président ; quant au reste, la première fois qu'on en parle, ce sont des nouvelles, la seconde, des redites, et la troisième – si cela se trouve en une du journal, alors que la mort, le même jour, du président d'un pays de l'Union européenne et de tout son gouvernement en est absente ou n'y occupe qu'un entrefilet –, ce reste, il préfère s'abstenir de le nommer. Mais en tout cas, ce ne sont pas des nouvelles. Voilà du moins son avis. Ou plutôt sa conviction. Il appréciait quand les grands titres de *El Tribuno* concernaient l'actualité internationale. Ou l'actualité sportive. Ou l'actualité judiciaire, évidemment, car à l'époque, lui, Jaime Brena, avait son mot à dire sur le choix des titres. Cependant, il le sait bien, ce temps-là est révolu, et le pire, c'est qu'il se doute qu'il sera difficile de le faire revenir un jour. Pour l'instant, en tout cas. Et, s'il revient, Brena ne sera plus là pour le voir.

Il ouvre son tiroir et en sort son dossier de demande de départ volontaire à la retraite. C'est peut-être le bon moment. C'est peut-être ce qu'il devrait faire une bonne fois pour toutes : prendre le fric et se tirer. Si j'étais intelligent, je le ferais, se dit-il, mais j'ai toujours été la moitié d'un nul. Ou même

un gros nul. Brena travaille à *El Tribuno* depuis qu'il a dix-huit ans. C'est là qu'il a appris le métier. Même s'il conçoit de lire un autre journal chaque matin – c'est d'ailleurs ce qu'il fait –, il ne se voit pas travailler dans une autre rédaction. Bien que ce soit une souffrance de se retrouver en face de Lorenzo Rinaldi tous les jours. Une sacrée souffrance. Il ne sait pas combien de temps il va encore tenir avant de l'envoyer chier. Mais ça, pour le faire, il va le faire. Il faut juste qu'il trouve le bon moment. Et le bon endroit. Car on ne peut pas envoyer chier n'importe qui n'importe où. Dans un ascenseur complètement bondé, par exemple, ça ne se fait pas. Brena, j'aimerais que tu ailles à Puerto Madryn pour couvrir la fête nationale de l'agneau de Patagonie. Tu pars deux ou trois jours. Tu sors de la ville ; es-tu déjà allé observer les baleines ? Vas-y, tu vas adorer. Et Jaime Brena, qui déteste les déplacements – Rinaldi le sait bien –, qui n'en a pas grand-chose à faire, des baleines, et encore moins du mouton de Patagonie, lui aurait bien répondu "Bien sûr, avec plaisir, tu n'irais pas te faire foutre, Rinaldi ?". Mais il n'y avait pas assez de place, à l'intérieur. Car, après ce genre de réponse, il faut s'attendre à devoir en venir aux mains. Et puis, ç'aurait été sa fin, ç'aurait été pareil que de vider ses tiroirs et de partir. Et lui, s'il part, il ne se contentera pas de partir avec le peu de choses qui reste au fond de ses tiroirs. Gustavo Queiroz, de la rubrique internationale, a touché un beau magot en partant, et Ana Horozki, qui s'occupait de la section Voyages, en a fait autant. Même Chela Guerti, qui croupissait en dernière page depuis trois ans, il paraît qu'elle est partie avec un pactole. Ils se débarrassent d'employés dont les salaires ont augmenté au fil des ans,

et ils les remplacent par des journalistes frais émoulus qu'ils embauchent pour la moitié de leur salaire. C'est pour cette raison qu'ils paient, c'est pour qu'ils s'en aillent. Peu importe que les nouveaux ne sachent pas bien conjuguer les verbes, ni quand écrire différent ou différend, ou qu'ils confondent Tracy Austin et Jane Austen. Il y aura bien quelqu'un pour les corriger. Sinon, ce n'est pas grave. Ce qui compte, c'est que les vieux qui coûtent cher s'en aillent, sans qu'on leur force la main, mais que les choses aillent bon train. Même si Brena est sûr que, pour lui, Rinaldi ne mettra pas autant d'argent sur la table, il ne lui versera même pas l'ombre de ce qu'il a accepté de verser aux autres. Il va lui payer son indemnité de départ en retraite, oui, mais juste le minimum, ou même moins que le minimum, le minimum légal. Jaime Brena décroche le combiné et appelle la DRH. Dis, ma belle, jusque quand peut-on déposer ces papiers, tu sais, de départ volontaire à la retraite ? Si tu veux être assujetti à ce régime, Brena, tu as jusqu'à la fin de l'année pour en faire la demande, lui répond la femme. Non, moi, je ne veux pas me faire assujettir, ma religion me l'interdit ; par contre, ce que je peux peut-être faire, c'est me retirer volontairement, ça oui, lui dit-il, et elle, à l'autre bout du fil salue le jeu de mots : Toi, Brena, tu es incorrigible, tu ne changeras jamais. Espérons, lui répond-il. Et il dit cela sérieusement. Il espère ne jamais changer mais, depuis un moment, il s'est rendu compte qu'il a pris un coup de vieux. Ou qu'il ne peut plus faire l'idiot comme il y a quelques années et feindre d'avoir dix ans de moins que son âge. Mieux encore, feindre de ne pas avoir d'âge. Il n'a jamais eu d'âge. Donc, bizarrement, il a commencé à se sentir vieux.

Vieux pour tout : pour bosser, pour voyager, et même pour les gonzesses. Et ce n'est pas qu'une impression ; au cours de cette année, son corps a vieilli. Il le remarque à son abdomen, qui pointe juste sous sa poitrine et qui vient mourir dans son bas-ventre. Comment cela se fait-il, alors qu'il n'a jamais été gros ? Il le remarque aussi à ses cheveux, qui ne tombent plus par poignées mais qui sont plus clairsemés aux endroits où, un jour, irrémédiablement, il finira par être chauve. Aussi à ses fesses qui, bien qu'il s'efforce de ne pas trop les regarder dans le miroir, pendent comme deux poires. Ou comme deux larmes. Qu'est-ce que tu y peux, tu as plus de soixante ans, mon vieux, se dit-il pour se consoler, mais il se rend compte aussi vite que cette phrase a sur lui l'effet inverse : il n'accepte pas d'avoir plus de soixante ans. Il remet les formulaires dans le tiroir et regarde, par-dessus la cloison séparant son bureau de celui d'à côté, le nouveau qu'ils ont mis à sa place pour traiter les nouvelles dont il s'est toujours occupé : les crimes et agressions avec violence. Un bon gars, mais très inexpérimenté, pense-t-il. Encore trop tendre. De la génération Google : aucun contact avec le terrain, tout par l'écran et le clavier, tout par Internet. Du genre de ceux qui n'utilisent même pas de stylo. Le gamin fait ce qu'il peut, il faut le lui reconnaître, il est le premier arrivé, le dernier parti, et Rinaldi lui laisse le champ libre pour démontrer que la rubrique des faits divers n'a pas besoin de lui, de Jaime Brena, pour bien fonctionner. Ce sont des choses qui arrivent parfois, on se retrouve quelque part à occuper une fonction qui dépasse le simple cadre du travail pour lequel on a été engagé, une fonction dont on ne connaît pas l'objectif ultime.

On se retrouve à servir de pantin à quelqu'un d'autre, et Brena est convaincu que c'est ce qui est en train d'arriver au gamin des faits divers : Lorenzo Rinaldi est en train de l'utiliser pour l'écraser lui. Mais, bien que le gamin dispose de l'aval de celui qui tire les ficelles, bien qu'il ne se doute même pas des manœuvres que cachent sa nomination et la tâche qui lui a été confiée, il a l'air complètement affolé, presque étourdi, il laisse passer des choses importantes et, même s'il ne commet pas les grossières erreurs d'autres débutants, les articles qu'il rédige trahissent comme un manque de confiance et une titubation qui ne passent pas inaperçus aux yeux de Brena. C'est la première fois que *El Tribuno* se fait doubler et que la concurrence a la primeur d'affaires criminelles ou d'agressions avec violence particulièrement graves. Il paraît que le gamin dit qu'il a préféré ne pas publier l'info, parce qu'il jugeait que la source n'était pas sûre. Ou qu'elle n'a pas retenu son attention, ou qu'il n'avait pas beaucoup de place et trop de faits divers à traiter, et qu'il lui a fallu faire un choix. Mais Jaime Brena n'y croit pas, et il subodore que le problème, c'est que le gamin n'a pas de bons contacts. Et un bon spécialiste des faits divers, c'est là-dessus qu'il s'appuie, sur les contacts qui lui passent les tuyaux qui, tôt ou tard, deviendront des infos. Et si le tuyau est un scoop, tant mieux. Parce que si tu dois attendre que soit levé le secret de l'instruction, tu es cuit. Peu importe que tes contacts soient des policiers, des procureurs, des escrocs, des juges ou des détenus ; ce qui compte, c'est qu'ils te donnent le bon tuyau. Par moments, il a le sentiment qu'il devrait l'aider, le gamin. Mais aussitôt il se demande pourquoi il le ferait ; après tout, on ne

lui a pas demandé de s'en occuper. Rinaldi n'a qu'à le former car, en sous-main, bien qu'il n'apparaisse pas dans l'ours comme l'éditeur de la rubrique des faits divers, il reste la tête pensante de cette rubrique acéphale. Même si Brena sait bien qu'un beau jour, au lieu de le former, Rinaldi lui donnera un bon coup de pied au cul. Le jour où il n'aura plus besoin de lui. Un coup de pied qui fera mal. Le pire, c'est que, même si Jaime Brena ne veut pas se l'avouer, le gamin éveille en lui des sentiments très contradictoires. Il n'arrive pas à le trouver complètement antipathique. Il lui rappelle ses premiers pas à la rédaction, il y a plus de quarante ans. Quarante-quatre ans. Une éternité. Qui justifie qu'il leur coûte cher. Et qu'ils ne puissent pas se permettre de refuser sa demande de départ volontaire à la retraite. Mais, la grande différence entre eux, c'est que lui, à l'époque, à la rédaction et dans la rue, il avait ses mentors et, comme il s'est arrêté au bac, il n'avait pas l'angélisme pétulant qu'on peut maintenant trouver chez certains journalistes tout juste sortis de l'université. Le gamin, Brena pense qu'il est intoxiqué par Google et par l'université, et il n'a pas d'expérience du terrain. Il a travaillé aux faits divers dans un autre journal, avec Zippo, collègue et ami-ennemi intime de Jaime Brena. Brena sait bien que travailler pour Zippo, cela revient tout au plus à lui servir de secrétaire, car il ne ferait même pas confiance à sa propre mère. Au moment précis où Brena se dit "il ne ferait même pas confiance à sa propre mère", le gamin lève les yeux et s'aperçoit qu'il est en train de le regarder ; il le salue de loin d'un hochement de tête, et il lui retourne son salut imitant, bien qu'il n'ait rien sur la tête, le geste de quelqu'un tirant son

chapeau. De son bureau, Brena lui dit : Tu as quelque chose pour demain ? Rien de bien lourd, lui répond le gamin. Rien de bien lourd, reprend-il. Essaie de savoir ce qu'ont les autres à la rédaction, lui conseille-t-il. Sais-tu ce qui est important, pour déterminer si un fait divers policier peut être publié ou pas ? Le gamin est surpris par la question et, bien que ce soit comme si Brena lui demandait de quelle couleur est le cheval blanc de San Martín, il se démonte et ne sait quoi répondre. Et, même si le gamin des faits divers préférerait ne rien dire, craignant d'être blâmé, comme un élève interrogé par surprise, au moment où il s'apprête à lui répondre, Brena le met en garde : Ne viens pas me réciter "l'endroit où le crime a été commis, les personnes impliquées, ou la gravité des faits" ; allez, tu n'es plus à l'université. Jaime Brena attend. Le gamin réfléchit. Disons plutôt qu'il essaie de réfléchir. Brena ne le dit pas, mais il sait que si, malgré cette mise en garde, il se démonte et, pour faire celui qui sait, il finit par lui réciter "les cinq W, *who, what, when, where and how*" – mot dont le W n'est pas strictement au début mais à la fin –, il faudra qu'il se retienne de le gifler pour s'être trompé, et pour l'avoir dit en anglais. Pourquoi certaines personnes ajoutent-elles un sixième W, *why*, et pourquoi d'autres ne le font-elles pas ? Peut-être parce que c'est la question la plus difficile à résoudre, la plus subjective, celle qui implique que l'on se mette dans la tête de celui qui commet un crime : pourquoi ? Allez, allez, insiste Brena. Non, je ne sais pas, je ne vois rien d'autre, dit le gamin, qui donne sa langue au chat. Brena sourit, avant d'affirmer : Ce sont les autres infos qui font le tour de la rédaction, le même jour. N'oublie jamais cela : dans les moments

de disette, un malade peut se pointer à la dernière minute pour te demander n'importe quoi pour remplir la première page, et il faudra que tu trouves quelque chose à lui donner. Il me semble, lui dit le gamin, que la première page de demain porte sur les déclarations sous serment et la croissance du patrimoine d'un haut fonctionnaire du département financier du ministère de l'Économie. Brena l'interrompt. Ah, tu parles d'une nouvelle, dit-il sans cacher son ironie ; celle-là, ils ne l'ont pas déjà publiée la semaine dernière ? Si, mais d'autres informations supplémentaires viennent d'être confirmées. Ah oui, et dis-moi, c'est avec ça qu'ils espèrent ne plus se faire planter par leurs lecteurs ? Après, ils viendront incriminer Internet et les journaux en ligne. Quand on pense que, dans ce pays, que ce soit ou non par l'intermédiaire de Banelco[2], tout le monde a détourné de l'argent, en quel honneur l'augmentation du patrimoine d'un haut fonctionnaire serait-elle une nouvelle de premier ordre ? Surtout si on la met au cœur de l'actualité deux semaines d'affilée. Jaime Brena remue la tête et se tait, le sujet le fatigue, l'exaspère, il ne sait pas pourquoi il finit toujours par s'emporter et déblatérer contre le journalisme d'aujourd'hui. Bien qu'il n'ait pas de réponse claire là-dessus, il se demande s'il n'a pas, lui aussi, une part de responsabilité, par action et par omission. Il essaie de changer de sujet, mais il n'arrive pas à penser à autre chose. Il reste là encore un instant, à regarder le

2 En 2000, un groupe de sénateurs péronistes a été impliqué dans une affaire de pots-de-vin baptisée "affaire Banelco", du nom du principal réseau national de distributeurs automatiques de billets.